

# RENSEIGNEMENTS SUR LES BULGARES, LEUR RELIGION ET LEUR ÉGLISE DANS LES «RELATIONS UNIVERSELLES» DE GIOVANNI BOTERO (1544–1617)

PENKA DANOVA  
(Sofia)

Cet article considère les renseignements relatifs aux Bulgares, à leurs croyances religieuses et à leur Église, contenus dans les trois premières parties du volumineux ouvrage de Giovanni Botero, "Relations universelles". L'auteur s'est arrêté avant tout sur l'analyse des sources dans lesquelles le jésuite piémontais a puisé ces renseignements. Il avance quelques hypothèses concernant le genre de ces sources ainsi que les origines de leurs auteurs. Le présent article est une variante élargie de l'exposé présenté dans la section "Catholicisme et Orthodoxie dans les Balkans" du Colloque international, organisé par la Commission mixte rumano-bulgare d'histoire, Bucarest, le 10 septembre 2007.

Pour les spécialistes de l'histoire de la pensée politique, le nom de l'homme du clergé, Giovanni Botero, est bien connu. Il est associé à son ouvrage fondamental de dix volumes "De la Raison de l'État" de 1589<sup>1</sup>, à son anti-machiavélisme, à son conformisme politique, mais aussi à son vif intérêt pour la vie et le sort historique des peuples, pour leurs mœurs et leur esprit spécifique qui présuppose la forme de gouvernement imposée à chaque peuple.

L'autre ouvrage fondamental de Giovanni Botero est "Relations universelles" dont la première partie a été publiée en 1591<sup>2</sup>. Cette dernière, qui est depuis longtemps connue des chercheurs roumains<sup>3</sup>, est restée, comme d'ailleurs tout l'ouvrage, en dehors de l'intérêt des chercheurs bulgares. Le présent forum scientifique est donc une bonne occasion de présenter les résultats de mon travail à la Bibliothèque de l'Académie roumaine, lié à la recherche de sources italiennes sur l'histoire des Bulgares. C'est là justement que j'ai pu prendre connaissance des

<sup>1</sup> Botero, G., *Della Ragion di Stato Libri dieci, con tre libri delle cause della grandezza delle città di...* In Venetia, Appresso c Giolitti, 1589.

<sup>2</sup> Botero publie les quatre parties de ses "Relations universelle" respectivement en 1591, 1592, 1595 et 1596. En cette même 1596, il publie à Bergame dans un seul volume les quatre parties de l'ouvrage. À la Bibliothèque de l'Académie Roumaine sont conservés 5 exemplaires de cet ouvrage, publiés en différentes années. Ici il est cité d'après l'édition des "Relationi Universali" di G[iovanni]. B[otero]. Benese, divise in quattro parti. Et aggiuntovi in questa ultima impressione la figurata Descrizione, intagliata in Rame di tutti i paesi del mondo. In Brescia: Per la Compagnia Bresciana, s.d. [=1599] en raison de l'excellente bibliographie et l'abondant matériel cartographique inséré dans les deux premières parties de l'ouvrage.

<sup>3</sup> Isopescu, Cl., *Notizie intorno ai romeni nella letteratura geografica italiana del Cinquecento*. In: *Bulletin de la Section Historique*, XVI. Bucarest, 1929, 58–62.

différentes éditions des “Relations universelles”, isoler les renseignements relatifs aux Bulgares, à leur religion et leur Église, faire quelques réflexions et hypothèses concernant les sources de ces données et connaître les recherches roumaines consacrées à cet auteur.

Si “De la Raison de l'État” représente la synthèse de l'héritage philosophique de Botero sur les questions de l'État, du souverain, des sujets, des formes et des modes de gouvernement, les “Relations universelles” représentent sa partie appliquée où sont décrits en détail les États-mêmes et leur situation géographique, division administrative, ressources, population, potentiel économique, gouvernement, Église, religion, etc., c'est-à-dire la base objective sur laquelle repose la théorie politique. Ce n'est pas un hasard si les “Relations universelles” jouissaient à l'époque d'un intérêt exclusif de la part des éditeurs et étaient traduites en latin, en allemand, en anglais, en espagnol et en polonais. L'intérêt porté à cet ouvrage avait dépassé les frontières de l'Europe catholique. Aux XVIII<sup>e</sup> siècle, leur première partie (la partie géographique) a été traduite aussi en roumain, probablement dans les monastères moldaves<sup>4</sup>. L'auteur les a complétées et révisées de nombreuses fois<sup>5</sup>, ce qui témoigne que Botero était très consciencieux à l'égard de son ouvrage et tenait constamment à actualiser l'information qu'il donnait au public.

Le livre est divisé en quatre parties thématiques. La première est consacrée à la géographie. Dans cette partie, l'auteur nous fait connaître non seulement la situation géographique d'un État, d'une région, d'une province et leurs particularités physico-géographiques, mais il fournit de riches renseignements relatifs à leur population, aux activités économiques et à la vie quotidienne de cette dernière. D'un intérêt particulier pour les chercheurs sont avant tout les informations géographico-économiques ainsi que les statistiques. Les Bulgares sont mentionnés dans le premier tome de cette partie, intitulé “Description de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, avec un regard particulier sur les coutumes, le négoce et l'industrie de

<sup>4</sup> Voir BAR, Mss. Rom. 1556; BAR, Mss. Rom. 1267, et les notes de **Štrempel, G.** Catalogul Manuscriselor Românești, I, București, 1978, p. 272, ainsi que le texte incomplet de la “Géographie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique” dans BAR, Mss. Rom. 3515. – **Štrempel, G.**, *op. cit.* III, București, 1987, p. 154. Je remercie Mme Rodica Popescu et Mlle Ileana Stanculescu du Département des manuscrits et livres rares de la Bibliothèque de l'Académie roumaine, pour les renseignements précieux qu'elles m'ont fournis, concernant les traductions de Botero dans les principautés roumaines. Voir Stanculescu, I., The presence of Slavic version of the Legend of *The Country of John the Priest* in Romanian Medieval Culture. – Преводите през XIV столетие на Балканите. Доклади от Международната конференциял София, 26-28 юни 2003 (под ред. **Л. Тасева, М. Йовчева, Кр. Фос, Т. Пенковская**). София, Издателска къща „ГорексПрес”, София 2004, 500–5004.

<sup>5</sup> Ceci ne concerne pas les renseignements relatifs aux Bulgares, mais avant tout le matériel cartographique, les tables “des choses les plus notables” et les additions liées aux grandes découvertes géographiques. En 1611, il écrit une cinquième partie des “Relations universelles, consacrée aux événements de la fin du XVI<sup>e</sup> et le début du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'il ne réussit pas à publier. Celle-ci était conservée à la Bibliothèque nationale de Torino, sous le cod. O. VI.61. jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle quand elle a été détruite dans un incendie. Elle a été publiée avec les autres parties en 1895 par Carlo Gioda. Malheureusement cette édition ne m'est pas accessible.

chacune des nations qu'elles contiennent"<sup>6</sup>. Les Bulgares sont inclus dans le chapitre "Bosnie. Serbie. Bulgarie". Le volume des renseignements est relativement modeste, mais la Bulgarie est toutefois présente sur la carte de l'Europe. Voici ce qu'écrivit Botero: "...La Serbie, qui s'étend depuis Samandria [Smederevo], une ville située sur le Danube, jusqu'à Nisa [Niš], où commence la Bulgarie. Les lieux les plus notables de la Serbie sont Stonibigrado, sa métropole; Prisdno [Prisren?], où est né l'empereur Justinien; Novo Monte (Novo Brdo), place-forte inexpugnable; Montenero [Monténégro], où le Turc tient de riches mines d'or et d'argent. De là, la fertilité s'améliorant un peu, on entre, près des sources de la Ciabro [Cibrica], en Bulgarie, presque Volgaria, car ses peuples sont venus de la Volga et l'ont occupée en 666, en mettant en déroute auparavant, au cours d'une grande bataille, l'armée de l'empereur Constantin IV. Après, ils ont longtemps guerroyé contre les empereurs suivants. Sa métropole est Sofia (selon d'autres – Nicopoli), où, pour la commodité du site, réside le beylerbey de l'Europe. Elle est située exactement entre Raguse [Dubrovnik] et Constantinople. Les Bulgares occupent l'épine du mont Haemus, déclinant soit vers la Romania [la Roumélie], soit vers le Danube. Ainsi la partie la plus ardue et infertile de cette province se trouve au milieu. Les lieux moins élevés où il y a, ici et là, une plaine ou une vallée, demeurent néanmoins couverts de forêts denses ou de solitudes infinies. C'est ce qui a épuisé les armées de Vladislav, le roi de Pologne."<sup>7</sup>

Les brefs renseignements sur les Bulgares dans ce chapitre peuvent être divisés en deux parties, à savoir géographiques et historiques. Les premiers sont liés à l'emplacement de la "province", ses villes principales, les particularités du relief, la fertilité et aux industries. Pour point frontalier de la Bulgarie dans la description de l'étendu de la Serbie est indiqué Niš, c'est-à-dire un point géographique de la voie militaire diagonale traversant les Balkans. Quelques lignes plus loin, l'auteur note que les sources de la Cibrica marquent la frontière occidentale de la Bulgarie. Ce qui montre qu'il avait utilisé deux sources écrites: la première est vraisemblablement une relation de voyage (Smederevo – Niš), l'autre – une carte géographique, avec un commentaire contemporain, et de nouvelles cartes

<sup>6</sup> Descrizione dell'Europa, dell'Asia, et dell'Africa, con ragguaglio de' costumi, ricchezze, negotij, et industria di ciascuna natione dentro contenuta.

<sup>7</sup> Ibidem, p. 189 : "...Servia, che da Samandria, città posta sul Danubio, si stende fino a Nissa, ove comincia Bolgaria. I luoghi più notabili di Servia sono Stonibigrado, sua metropoli; Prisdno, ove nacque l'Imperatore Giustiniano; Novomonte, piazza inespugnabile, Montenero, ove il Turco ha ricchissime miniere d'oro et d'argento. Quindi, migliorando alquanto la fertilità, s'entra vicino à fonti del fiume Ciabro, nella Bolgaria, quasi Volgaria: perchè i suoi popoli vennero dal Volga et l'occuparono l'anno 666, havendo prima rotto in un gran fatto d'arme, Costantino quarto Imperatore. E contrastarono poi lungo tempo con gl'Imperatori seguenti. La sua metropoli è Soffia (altri vogliono Nicopoli) ove per la commodità del suo sito, risiede il Belarbeo di Europa. Giace quasi giustamente tra Ragugia e Costantinopoli. Occupano i Bulgari la schiena del monte Emo, declinando hora verso la Romania, hora verso il Danubio. Onde la più aspra parte della provincia, è il mezo. I luoghi più bassi, benchè contenghino qualche pianura, e valle, nondimeno restano, per lo più occupati da folte selve, o da ermi solitudini. Il che consumò l'essercito di Ladislao, Re di Polonia."

de la “Géographie” de Claude Ptolémée, qu’il y avait déjà en abondance à cette époque-là<sup>8</sup>.

Botero évite prudemment de désigner les autres frontières de la province de Bulgarie, tout comme l’ont fait les géographes de son temps: au Sud – la Thrace, à l’Est – la mer Noire. Ceci n’est certainement pas un manque de professionnalisme. Il était troublé de toute évidence par le fait contradictoire que les Bulgares habitassent sur les deux côtés de l’Haemus, alors que dans les descriptions de la Thrace, ils ne figurent pas. L’auteur a consulté peut être d’abord Giovanni Antonio Magini (1555–1617), qui s’était probablement référé à un traité qui n’est pas parvenu jusqu’à nous et dont l’auteur est Nicola Sophianos, cartographe et géographe du pape, un Grec qui avait bien connu et avait voyagé à travers la Thrace, la Macédoine et toute la Grèce. D’ailleurs, entièrement identiques avec ceux de Magini sont les renseignements sur les territoires bulgares et leurs caractéristiques physico-géographiques, de même que l’étymologie des Bulgares et la date erronée de la batailles de ces derniers contre Constantin IV<sup>9</sup>.

Dans sa “Géographie du monde”, Magini, professeur de mathématiques à l’Université de Bologne, savant, astronome et cartographe jouissant d’une grande autorité, ne s’arrête pas sur le thème des guerres bulgare-byzantines, comme Botero l’a fait dans son ouvrage. De toute évidence le thème de l’esprit guerrier des Bulgares et de leurs victoires militaire a été puisé dans d’autres sources, le plus vraisemblablement dans une des histoires universelles du monde<sup>10</sup>. Ses notes sur les guerres bulgare-byzantines sont très générales (il y est mentionné seulement qu’après la victoire sur Constantin IV, les Bulgares avaient continué à guerroyer contre les autres empereurs) pour que l’on puisse en indiquer exactement leur

<sup>8</sup> **Ruscelli, G.** La Geografia di Claudio Tolomeo Alessandrino, nuovamente tradotta di Greco in Italiano, da..., con Esposizioni del Medesimo, particolari di luogo in luogo, et universali sopra il libro, et sopra tutta la Geografia, o modo di far descrizione di tutto il Mondo. In Venetia: Appresso Vincenzo Valgris, 1961, p. 158; **D’Anania, G. L.** L’Universal Fabrica del Mondo dell’Ecc [...] dove s’ha la piena notizia de i Costumi, Leggi, Fiumi, Monti, Provincie, et Popoli del Mondo. Con l’autorità de i Superiori. In Napoli: Appresso Giosepe Carchoj dell’Aquila, 1573, p. 139; **Magini, G. A.** Geografia /cioè/ Description universale della Terra. Partita in due volumi... In Venetia: Appresso Gio. Battista, et Giorgio Galignani Fratelli, 1598, p. 197/a.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 197/a: “(Donde venga il nome della Bulgaria)) È detta questa provincia Bulgaria, quasi Volgaria, perchè i suoi popoli da Volga vennero a pigliarla, circa l’anno del Signore 666. Vogliono alcuni ch’ella sia la Mesia inferiore degli Antichi. Giace tra la Servia, la Romania e il Danubio. [Sito della Bulgaria:] È per il più aspra per monti, e presso il monte Emo, hora distesa verso il Danubio, hora verso la Romania. Onde ella è a metà aspra. I luoghi più bassi veggonsi circondati da selve; e di solitudini. Sono qui, però alcuni valli, e pianure. La città; metropoli è Sofia...” La “Géographie” de Magini est publiée pour la première fois à Köln en 1596. Ceci pourrait nous faire penser que celui-ci avait fait emprunter de Botero. Il est peu probable qu’un professeur aissi consciencieux que fut Magini n’ait pas mentionné les ouvrages auxquels il s’était référés. Mon hypothèses est que vers 1588 Botero connaissait aussi les ouvrages aussi bien D’Ananio que de Magini.

<sup>10</sup> Sur certains de ces auteurs, voir **Данова, П.** Войнствените българи в две италиански съчинения по обща история от XVI век. – In : Сб. Българи и италианци през вековете в борби за независимост и държавност. По случай 200 години от рождението на Джузепе Мацини (1805–1872). С., Гутенберг, 2006, 41–70; **Eadem** Българите в италианските съчинения по обща история от XVI век. – Историческо бъдеше, 1–2, 2006, 38–62.

source, mais leur auteur avait connu sans aucun doute l'histoire des Bulgares<sup>11</sup> et il a exprimé, comme tous les Italiens cultivés à cette époque-là, ses sympathies historiques à leur égard. C'est ce qu'a fait Botero à la fin du chapitre consacré à la Grèce. Après avoir décrit avec passion les beautés de la Grèce, la gloire de la science et des arts de l'Hellade, accent inspiré sans aucun doute par Sophianos, avec une malveillance typiquement "latine" l'auteur fait remarquer au sujet des Grecs: "...mais, avec le temps, de violentes contradictions et conflits les ont opposés de manière qu'ils furent assujettis par les Macédoines, ensuite par les Romains, puis quelques siècles ils ont tenu l'Empire oriental. Mais ayant été repus de puissance, de savoir que Dieu leur avait donné, se retournèrent-ils contre sa Sainte Église, puis se plongèrent dans les plaisirs et le luxe, et ils furent vaincus d'abord par les Goths, et par les Bulgares, dépouillés et humiliés par les Sarrasins, et enfin écrasés par les Turcs."<sup>12</sup> L'auteur continue en expliquant pourquoi les Grecs avaient mérité un tel sort et pourquoi ceux-ci ne devaient pas avoir d'État.

Chez Botero, comme chez d'autres Italiens de son temps, les sympathies historiques pour les Bulgares n'étaient pas dues à des contacts directs ou à des connaissances du peuple bulgare et de ses coutumes, mais au fait que celui-ci était rival de Byzance, qu'il l'avait vaincue, autrement dit, ce sont-là des réflexions typiques d'un intellectuel de l'Occident médiéval latin.

Parmi les réminiscences historiques, nous retrouvons aussi le souvenir du sort du jeune roi polono-hongrois Vladislav, tombé tragiquement près de Varna. Giovanni Botero ne mentionne pas la bataille de Varna de 1444, mais il exprime l'opinion que les solitudes (les territoires bulgares non cultivés et inhabités) sont une des causes de l'anéantissement de son armée. Parfois le manque de ravitaillement est plus effrayant que l'issue d'une bataille. C'est un thème cher aux auteurs de traités sur l'art militaire de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>.

<sup>11</sup> "De la raison de l'État", que Botero avait écrit avant cela, témoigne qu'il connaissait bien l'histoire des Bulgares non seulement au haut Moyen âge, mais aussi à l'époque des conquêtes ottomanes. Polémisant avec les auteurs qui exaltent l'importance de l'infanterie devant celle de la cavalerie, Botero donne comme exemple le fait que les Turcs remportaient des victoires en Europe avant l'institution du corps des janissaires. Ceux-ci, après avoir passé le défilé de Vitinia, ont pris Philippopolis et Adrianople, ont vaincu les souverains de la Serbie et de la Bulgarie, et ont mis deux fois en défaite les armées de la coalition chrétienne, avec le roi Sigismond en tête. Voir **Botero, G.** *Della Ragion di Stato. Con tre libri della causa della grandezza delle città, due aggiunte e un discorso sulla popolazione di Roma.* (a cura di Luigi Firpo). Torino: UTET, 1948, p. 333. La victoire sur la Serbie et la Bulgarie se rapporte probablement à l'histoire de la bataille de Maritsa de 1371, devenue populaire en Occident. Cependant, dans les "Relations universelles", Botero s'efforce de refléter la situation contemporaine des États, des régions et des peuples, et non de mettre en évidence leur passé historique.

<sup>12</sup> **Botero, G.** *Op. cit.*, p. 196: "... ma nascendo co 'l tempo turbolentissime discordie, et guerre fra loro, furono prima soggiogati da Macedoni, poi da' Romani, hebbero poi per alcuni secoli l'Impero d'Oriente: ma essendosi valuti della possanza, et del sapere, concesso lor da Dio, contro la sua Santa Chiesa, e poi attuffatisi nelle delitie, e nel lusso, furono prima battuti dai Gothi, et da' Bulgari, et poi depredati e malconci dà Saraceni et finalmente conculcati da Turchi."

<sup>13</sup> Après avoir terminé définitivement ses "Relations universelles" en 1611, Botero écrit son dernier ouvrage: "Discours sur la ligue contre le Turc" [*Discorso sopra la Lega contro il Turco*]. Outre le désir de voir en tête de cette ligue son suzerain, le duc de Savoie, l'auteur souligne les particularités du relief de

Le souvenir de la bataille de Varna est particulièrement actuel à l'époque où Botero écrit et révisé ses "Relations universelles": c'est le temps de guerre de la Ligue Sainte (1592-1606) à laquelle prennent une part active les Principautés danubiennes de la Valachie et de la Moldavie. Évidemment Botero prend le parti de la coalition des États chrétiens. C'est ici que je voudrais exprimer une de mes hypothèses qui pourraient expliquer pourquoi il n'indiquent pas la frontière orientale de la "province de Bulgarie" et pourquoi il se trompe d'une manière aussi évidente en attribuant Varna à la Moldavie<sup>14</sup>.

Sans doute pendant la guerre les frontières de l'Empire ottoman sont-elles restées contestées, imprécises, car on espérait toujours qu'une ville ou qu'une province fût arrachée à l'infidèle et rattaché à l'univers chrétien. Voilà pourquoi "Varna – une des villes principales de la Moldavie", est un phénomène plutôt auguré que réel. C'est une des explications du manque de précision lors de la description des frontières de la Bulgarie.

Malheureusement Giovanni Botero avait eu à sa disposition un nombre restreint de sources sur les Bulgares, ce qui explique aussi la brièveté de ses notes à leur sujet. Il ressort de ce qu'il a écrit sur la Bulgarie, qu'il n'avait pas utilisé des récits de témoins oculaires – diplomates, voyageurs, missionnaires, qui auraient pu fournir un raccourci intéressant sur le thème des "Bulgares", comme il l'a fait, par exemple, dans la description de l'industrie de la population d'Adrianople et plus spécialement du rôle particulier que joua la production d'eau-de-vie de raisin dans la ville et la région tant pour les chrétiens assujettis que pour les chrétiens libres<sup>15</sup>.

L'État ottoman et insiste pour que l'on résolve la question des ravitaillements. Cet ouvrage ne brille pas par une originalité de la pensée et reflète l'âge mûr et la fatigue de son auteur.

<sup>14</sup> Botero, G. Op. cit., p. 186, p. 187.

<sup>15</sup> Ibidem, 200–201: "Adrianopoli è molto maggiore, ma senza mura, è più simile ad un grandissimo villaggio, che ad una buona città. Vi è un numero incredibile di tavernieri, e di carrozzieri, e d'artigiani d'ogni sorte, Turchi, Giudei, Christiani. Il contado produce frutti assai, che si seccano in gran parte, et si mandano in più bande. Si fa anche traffico notabile di carni vacchine secche et di bambagio. Si bene il paese contiene molte colline, attissime ai pastini delle viti, nondimeno non si veggono molte vigne: perchè è piu habitato dai Turchi; che dai Christiani. Con tutto ciò i Christiani vi fanno quantità grandissima d'acquavite; con la quale gli schiavi si riscattano; e gli altri si mantengono: perchè ne guadagnano fino a sedici aspri al giorno. Il che fanno anche nell'altre terre del Turco. = "Adrianople est beaucoup plus grand (par rapport à Philippopolis), mais sans remparts, et ressemble plutôt à un grand village qu'à une ville. Il y a un nombre incroyable de taverniers et de charretiers, et d'artisans de toute sorte, Turcs, juifs, Chrétiens. La région produit un grand nombre de fruits dont on sèche une grande partie et on envoie d'autres en différentes directions. On vend aussi une grande quantité de viande de bœuf, aussi bien séchée que fraîche. Malgré les nombreuses collines qu'il y a dans ce pays, exclusivement propices à la culture de la vigne, on n'en voit pas beaucoup. C'est parce que ces régions sont peuplées plus de Turcs que de Chrétiens. Malgré cela, les Chrétiens produisent de grandes quantités d'eau-de-vie, avec laquelle les esclaves se rachètent et les autres s'entretiennent car ils gagnent 16 aspres par jour. C'est ce qu'ils font aussi dans les autres territoires du grand Turc". C'est un renseignement très intéressant concernant les moyens d'existence de la population de la ville d'Adrianople sorti sous la plume d'un homme qui avait séjourné dans la ville et avait observé avec attention de quoi s'occupaient ses habitants. Autant que la remarque sur l'eau-de-vie concerne aussi "les autres territoires du Grand Turc", nous pouvons nous permettre la liberté d'admettre que cette constatation est valide des territoires bulgares voisins d'Adrianople.

La deuxième partie des “Relations universelles” est consacrée à la description des “Plus grands Princes et États qu’il y aujourd’hui au monde et les causes de la grandeur de ces États”<sup>16</sup>. Les sources pour cette partie sont des rapports politiques de diplomates et de voyageurs contemporains de l’auteur. Ici les Bulgares ne sont pas mentionnés, mais on trouve le toponyme “Bulgarie” dans la description de l’Empire ottoman. Sur la carte “politique” de l’empire, le toponyme traverse le parallèle, c’est-à-dire toute la partie orientale de la péninsule Balkanique (voir fig. 1). La description que fait Botero des possessions du Grand Turc est plus précis et il y est souligné la pleine possession sur ces territoires opposée au statuts de vassalité des principautés tributaires: «Le Turc englobe dans son Empire de grands territoires des trois parties du monde car en Europe, il tient tout le littoral maritime, qui part des frontières de Raguse jusqu’à la bouche de la Tana, et de Buda jusqu’à Constantinople, et de la rive droite du Tyras jusqu’à au-delà de la Sava. Tout ceci est soit directement sous son pouvoir, soit sous celui de ses tributaires, que son le Moldavien, le Valaque et le Transylvain. Dans cet espace est incluse la meilleure partie de la Hongrie, toute la Bosnie, la Serbie, la Bulgarie, la Macédoine, l’Épire, la Grèce, la Morée, la Thrace et l’Archipel, avec les îles »<sup>17</sup>.

Il a été question jusqu’ici de ce que Giovanni Botero avait écrit sur les Bulgares dans la première et la deuxième partie de ses “Relations universelles”, et des sources qu’il avait le plus vraisemblablement utilisées. Je voudrais m’arrêter maintenant sur ce qu’il n’a pas écrit, à savoir quelle a été la religion des Bulgares et quelle était leur Église. Car ce sont des thèmes que ses prédécesseurs de l’Humanisme et de la Renaissance ne manquaient pas de traiter. Il s’agit de la christianisation des Bulgares, du prince Boris-Michel, du rôle du pape Nicolas I<sup>er</sup> dans cette épopée historique, du sort du prince Vladimir Rassate et de l’intrônisation de Siméon. Tous les ouvrages italiens d’histoire générale attribuent une place au thème de la conversion des Bulgares, puisant principalement des renseignements du “Livre sur la vie de tous les papes” de l’humaniste Platina, ouvrage qui avait connu de nombreuses révisions et compléments, accessible au temps de Botero en italien<sup>18</sup>.

Giovanni Botero n’insère pas ces renseignements dans la première partie de son ouvrage. Mais il parle de la religion et de l’Église des Bulgares dans la troisième partie des “Relations universelles”, intitulée “Troisième partie des Relations universelles”, où (en outre des guerres religieuses), il décrit la situation des religions chrétiennes dans le monde, et à la fin il parle du judaïsme, du mahométisme et d’autres sectes impies de par le monde”<sup>19</sup>. Les Bulgares ne sont

<sup>16</sup> La seconda Parte ci da contezza de’ Maggior Principi, Stati e c’hora siano al Mondo, & della cagione della grandezza de’ loro Stati.

<sup>17</sup> Botero, G. *Le Relationi...*, Seconda parte..., p. 173.

<sup>18</sup> Platina *Della Vita et Fatti di tutti i Sommi Pontefici Romani, cominciando da Christo infino a Sisto Quarto con giunte di tutti gli altri pontefici, infino a Paulo terzo*, Pont. Mass. In Venetia, 1549, 92/B–93/B.

<sup>19</sup> La Terza parte delle Relationi Universali di G.B.B. (oltre le guerre nate da presto da religione) qual sia lo Stato della Religion Christiana per lo Mondo: et in che Termine sia il Giudaismo, il Mahomettismo, et altre sette di impietà per l’Universo. In Brescia, 1599.

pas caractérisés par le terme “orthodoxes”, mais ils sont appelés “schismatiques” ou “chrétiens du rite grec”. Ceci concerne tout le monde orthodoxe – Russe, Grecs, Valaques, et Moldaviens<sup>20</sup>. Aussi, dans cette partie de l'ouvrage, les orthodoxes de l'Europe du Sud-Est se retrouvent-ils au chapitre des “Schismatique ou Grecs en Europe”. L'auteur expose en bref l'histoire du schisme de 1054 et l'état actuel de l'Église orthodoxe, la situation auprès de la Porte du patriarche de Constantinople et de sa juridiction: “...ainsi naquit un schisme total, et séparation de l'Église grecque de l'Église romaine, avec beaucoup de rage et de fureur. Même de nos jours, les popes grecs disent qu'il vaut mieux se faire Turc que Latin. De leur côté, les Moscovites, leurs suiveurs, souhaitent à leurs ennemie la foi latine comme nous leur souhaitons la peste. Et pour ce péché je crois que Dieu a admis que l'empire des Grecs, si hautains et orgueilleux, fût écrasé par le Turc... et pour n'avoir pas voulu reconnaître la primauté du pape romain, le patriarche grec est contraint aujourd'hui de s'humilier devant le Turc, de lui payer tribut pour assumer le Patriarcat et de lui faire des présents pour être admis à baiser la main du sultan. Autrefois, ils avaient la coutume de payer cette élévation à cette dignité 3 500 écus, et le baisé de main 200. Mais de nos jours, en raison des désordres nés dans cette Église, Métrofané, évêque de Philippopolis, pour obtenir le Patriarcat dont on l'avait privé sans gloire, avait d'abord payé 24, puis 30 000. La juridiction de ce patriarche est très grande: ...elle s'étend sur toutes les parties de l'Europe soumis à l'Empire turc et sur tous les hommes suivant le rite grec, rite observé partout en Thrace, en Grèce, en Valachie, en Macédoine, en Serbie, en Bulgarie et dans une grande partie de la Dalmatie, et les gens voisins, de manière que les peuples qui ont vécu d'abord comme les Latins, après avoir tombé sous la tyrannie ottomane, privés de prêtres, de ministres du culte catholiques, sont passé peu à peu en plusieurs endroits au rite grec. Ce qui arrive quotidiennement en Albanie, avant tous dans les régions méditerranéennes. Le patriarche, dès que le Turc occupe quelque lieu des Latins, envoie là-bas des évêques et des ministres de sa secte. Par ce fait, il étend énormément sa juridiction.”<sup>21</sup>

<sup>20</sup> Sur la spécificité de cette terminologie s'arrête aussi **Ioan-Aurel Pop**, in: Confesiunea și Biserica romanilor în viziunea unor autori italieni din secolul al XVI-lea (pana la Mihai Viteazul) = <http://www.bru.ro/istorie/300ani.asp?id=pop>.

<sup>21</sup> *Ibidem*, 136–137: “... onde nacque scisma totale, e separatione della chiesa Greca dalla chiesa Romana, con tante rabbie furore, che fino al presente i papassi Greci dicono esser meglio il farsi Turco, che Latino: e i Moscoviti, seguaci loro, augurano la fede Latina, come noi la peste, a nemici loro. Per il qual peccato io credo, che Dio habbia permesso, che l'Imperio dè Greci, tanto altieri, e orgogliosi, sia calpestato dà Turchi... e che il Patriarca Greco, per non haver voluto riconoscere la Maggioranza del Pontefice Romano, sia hoggi sforzato a umiliarsi al Turco; e a pagargli tributo per l'assontione del Patriarcato, e a presentarlo, per essere ammesso al bacio delle mani. Solevano già pagare nella loro promotione 3 500 scudi, e 200 per il bacio delle mani. Ma nè nostri tempi, oltre agli altri disordini seguiti in questa chiesa, Metrofané, Vescovo di Filippopoli, per ottenere il Patriarcato, che ne fu sceleratamente spogliato, ne pagò prima 24, poi 30 000. La Iurisdictione di questo Patriarca è grandissima: ... si stende per tutte le parti d'Europa, soggette all'Imperio del Turco, sopra quelle genti, che seguono il Rito Greco e lo seguono affatto la Thracia, la Grecia, Vallacchia, Macedonia, Servia, Bulgaria, Bosna e in gran parte Dalmatia, e le vicine genti: ove i popoli che prima vivevano alla Latina, caduti sotto la tirannide de gli Ottomani, passano in molti luoghi; per mancamento di

La composition de la troisième partie des “Relations universelles” est directement inspirée par la Réformation et les guerres religieuses en France. Botero a été lui-même témoin et participant dans ces événements. Mais il n'avait pas voyagé en Orient et en ce qui concerne l'état de l'Église orthodoxe, il pouvait puiser des renseignements avant tout des rapports des missionnaires catholiques dans cette partie de l'Europe. La structure du texte montre qu'il s'agit effectivement de parties de tels rapports de missionnaires<sup>22</sup>. Après l'historique du schisme de l'Orient et un effort sérieux de souligner l'intolérance des Orthodoxes vis-à-vis des Catholiques, on passe au paiement obligatoire du *harac* et *peşkeş* royal, don inévitable de l'archevêque orthodoxe pour entrer en exercice de sa fonction<sup>23</sup>. Avec raison le missionnaire a indiqué qu'avec le temps (et avec l'inflation, pourrions-nous ajouter), ces sommes augmentaient. L'explication qu'il en donne cependant n'est pas liée à quelque changement de la conjoncture économique ou bien à la corruption dans les milieux dirigeants ottomans. Toute la responsabilité en est jetée seulement et uniquement sur les désordres existants dans la vie quotidienne du haut clergé orthodoxe. Or, aux yeux de l'observateur occidental, la pratique de payer tribut et de faire des dons au sultan lors de l'intronisation du patriarche a toujours été interprété comme une symonie<sup>24</sup>. La dépendance étroite entre le patriarcat de Constantinople et les pouvoirs ottomans trouve son explication logique dans l'extension de la juridiction de l'Église orthodoxe. Elle englobait non seulement les territoires orthodoxes assujettis, mais elle s'étendait aussi sur les territoires nouvellement conquis où les catholiques étaient contraints, parce qu'il n'y avait pas de prêtres, de se faire orthodoxes.

Certaines données du chapitre suivant (encore un rapport) de cette Troisième partie des “Relations universelles”, confirme la triste constatation de ce missionnaire catholique. Elle est intitulée “Sur le patriarche latin à Constantinople et les Latins éparpillés sous la juridiction du Grec”. La structure est analogue: après l'historique de l'apparition du patriarcat latin à Constantinople après la prise de la ville par les Croisés en 1204, on passe à la situation contemporaine des Latins en Orient. Ici les renseignements sont plus concrets et ils sont sans aucun doute écrits

sacerdoti, e di ministri catholici, a poco a poco, al rito Greco. Il che cotidianamente avviene in Albania, massime ne luoghi mediterranei e il Patriarca subito, che il Turco occupa qualche luogo de' Latini, vi mette vescovi, e ministri di sua setta: con che amplia grandamente la sua iurisdizione.”

<sup>22</sup> Il s'agit d'une pratique déjà existante. Voir Thesoro politico cioè Relations Instruttioni Trattati discorsi Varii D'Ambasciatori Pertinenti alla cognitione, & intelligenza delli stati, interessi, & dipendenze de' piu' gran principi del Mondo. Nell'Academia Italiana di Colonia, l'Anno 1589; Testa, S. Alcune riflessioni sul Thesoro Politico (1589) – Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, 64, 679–687.

<sup>23</sup> Тодорова, О. Православната църква и българите XV-XVIII век. София, Академично издателство “Проф. Марин Дринов”, 1997, с. 55.

<sup>24</sup> Dans ses mémoires sur sa mission en Orient (1583–1586), le père Giulio Mancinelli n'oublie pas de mentionner que le métropolitain de Nessebar Saverius avait acheté sa dignité patriarcale. Voir Mancinelli, G. Historia della vocatione et peregrinatione del N[ostro]. P[adre]. Della Compagnia di Gesu' con un compendio di vita spirituale, ridotto in orationi et meditationi et versi. – MS Roma – Biblioteca Nazionale Centrale “Vittorio Emanuele II”, MS Gesuitici, No 7, p. 169.

par quelqu'un qui avait voyagé à travers les territoires du Grand Turc dans le but d'apprendre dans quel état se trouvaient les églises catholiques et leurs ouailles: "Vers la mer Noire, à 18 miles de Péra, se trouve une petite église appelée Sainte-Marie-des-Châtaignes, qui bien que détruite par les Turcs est très vénérée des Pérottes. Ils s'y rendent le 15 août et la messe est célébrée par quelque frère qu'ils mènent avec eux. Il y a tout près un village bosniaque où en l'absence de prêtres latins, l'on vit à la mode des Grecs. Un autre village, toujours de Bosniaques (car en occupant la Bosnie, Mahomet avait dispersé ses habitants) se trouve à trois jours de Constantinople et s'appelle Bosnocori. Les gens y vive à la mode des Latins. Ils ont une église où viennent les habitants d'une ou de trois autres villages, parlant également le bosniaque. À Varna et le long de la côte, il y des commerçants ragusains qui se rendent surtout en Sibistria [Silistra], à Provadia, à Somma [Šumen], à Tarnovi, à Russi, où il y en tout 30 familles ragusaines. On en trouve encore à Adrianople, Plovdiv, Sofia, Novi Pazar, avec quelque chapelle, quelque prêtre, mais surtout à Sofia. Mais revenons à la mer Noire d'où l'on voit la ville de Caffa..."<sup>25</sup>

Quant à l'auteur de ce rapport concernant l'état de l'Église catholique dans les territoires de l'Empire ottoman et ses principautés tributaires, c'est avec certitude que l'on peut affirmer qu'il avait voyagé à travers la Trace orientale et avait pris personnellement connaissance avec l'état des églises catholiques dans cette région, de même qu'il avait une idée très claire de l'office qu'on y célébrait et de la composition ethnique des ouailles latins. Parmi ces derniers, il y avait des Latins autochtones – les habitants du Péra, le quartier des Génois, des catholiques bosniaques que Mahomed II avait dispersés dans différents petits villages aux environs de Constantinople après la conquête de la Bosnie en 1463. Il est important de noter que l'appartenance ethnique est déterminée d'après le critère "langue". L'auteur a souligné aussi le fait qu'une église est visitée par des catholiques venant de plusieurs petits villages voisins.

Un autre groupe de renseignements dans ce rapport se rapporte aux Ragusains et à leurs colonies de commerçants en Bulgarie. On ne peut pas affirmer avec certitude que ces renseignements sont le fruit d'observations personnelles. Ils sont plutôt l'œuvre de quelque Ragusain qui connaissait ces lieux si l'on en juge d'après la faible déformation des toponymes et d'après le fait que certains sont donnés dans les formes caractéristiques des dialectes de la Bulgarie de l'Est (par. ex. Rusi, Tarnovi). Les Ragusains sont des catholiques mais ne sont pas des Latins. Aussi l'auteur conclut-il tristement: "On ne rencontre des Latins en Serbie et en Bulgarie, ainsi qu'en Trace et dans une grande partie de la Grèce, qui ne sont venus ici que pour le commerce."<sup>26</sup>

<sup>25</sup> Ibidem: "In Servia, e in Bulgaria come in Tracia per lo piu' in Grecia non si trovano Latini che per le Mercature."

<sup>26</sup> Botero, G. Terza parte..., 138-139: "Verso il Mar Negro lungi da Pera 18 miglia si trova una chiesupola, detta S. Maria di Castagni, che se bene fu rovinata dà Turchi, è però in somma veneratione presso I Perotti: che vi vanno a 15 d'Agosto: e vi fanno celebrar messa da qualche frate; [p. 139] che vi menano seco. Ivi vicino è un casale di Bosnesi, che per mancamento di sacerdoti

Bien que dans la “Table des choses les plus notables” de la Troisième partie des “Relations universelle” soient mentionnés aussi des “Bulgares catholiques à Sofia”, les renseignements les plus intéressants que donne Botero ne sont pas liés avec eux, mais avec les Pauliciens: “Mais avant de quitter ces frontières, disons deux mots au sujet des Pauliciens. Sur le Danube, entre Nicopoli et Ruse, on trouve douze villages dont les habitants se nomment eux-mêmes “Paolini”, ce qui fait peut être 15 000 personnes. Ils parlent le bulgare et observent en partie l’hérésie manichéenne, mais avec beaucoup d’autres erreurs. Bien qu’ils adorent l’image de Dieu et celles des saints, ils ne vénèrent pas la croix sous la forme de “la piété”. Car ils trouvent indigne de vénérer la croix sur laquelle le Christ a trouvé une mort aussi horrible. Ils ont un prêtre, qui est le premier homme qui sème et le premier qui moissonne le blé, et qui fait encore d’autres choses semblables. Il fait un pain rond du premier blé récolté. Il le montre trois fois à ces hommes et leur demande s’ils le voient. Quand ils lui répondent par “oui”, il ajoute à la fin: “Dieu fasse que l’année suivante vous ne me voyiez pas”. Néanmoins, ils sont ennemis des Grecs et amis des Latins.”<sup>27</sup>

Quant à l’auteur de cette note extrêmement intéressante par laquelle Botero clôt le chapitre sur l’état de la religion et de l’Église catholique dans les provinces balkaniques de l’Empire ottoman<sup>28</sup>, on pourrait supposer, avec une certaine dose de certitude, qu’il était probablement un catholique bulgare. Je souligne en faveur de cette hypothèse le fait que celui-ci accentue sur le parler bulgare des Pauliciens. Habituellement, Italiens, Ragusains, Croates, etc., caractérisent la langue parlée sur les territoires bulgares avec le terme général “slave” (*lingua schiavonesca, schiavona, slava*) D’autres parlent de “croate corrompu” (*croato corrotto*), ou de langue proche du parler ragousin. Parfois la langue est définie comme “illyrienne”<sup>29</sup>. Rappelons que dans la première partie des “Relations universelles”, Botero définit la langue

Latini, vivono hoggi a la Greca. Un altro simil casale, pur di Bosnesi (perchè Maometto, che prese la Bosna, sparse quella gente in più parti) si trova meza giornata da Costantinopoli, e si chiama Bosnocori: e si vive alla Latina: hanno una chiesa, alla quale convengono due, o tre altri casali vicini, pur di linguaggio Bosnese. In Varna e lungo questa costa praticano mercatenti Ragugei assai, massime in Sibistria, in Provadia, in Somma, in Tarnovi, e in Russi: ove saranno in tutto 30 famiglie di Ragugei. Se ne trovano anco alcune in Andrinopoli, in Filippopoli, in Soffia, in Novopassaro, con qualche capella, e sacerdote, massime sul Mar Maggiore, vedesi la città di Caffa...”

<sup>28</sup> Il y a un autre chapitre consacré à l’état de l’Église et de la religion de l’Archipelague. Ces îles qui, à l’exception de la Crète, étaient déjà sous le pouvoir ottoman, sont envisagées à part, car de tradition, elles sont considérées comme faisant partie de l’héritage de l’Empire latin qui n’existait plus depuis longtemps, et aussi parce qu’on nourrissait l’espoir que lors d’une guerre heureuse contre l’Empire ottoman, celles-ci allaient revenir au sein de l’Occident catholique.

<sup>29</sup> Sur le parler des Pauliciens, voir **Милетич, Л.** Нашите павликяни (история, етнография, книжнина). – СБНУНК, XIX, София, Държавна печатница, 1903, 12–15; **Милев, Н.** Католишката пропаганда в България през XVII век. София, 1914, с. 9, с. 14 sq. Les données de nos chercheurs sont puisées de **Fermendzin, Eus.** Acta Bulgariae Ecclesiastica, Zagabriae 1887 et plus spécialement 6, 7, 9, en ce qui concerne les renseignements relatifs à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Voir aussi **Йовин, М.** Българските католици и проблемът за “илирийския език”. – Първи Международен конгрес по българистика. Доклади. Кръгли маси., София, 1982, 142–159.

de la liturgique et de la chancellerie des Principautés danubiennes comme “serbe” (lingua serviana). En faveur de l’hypothèse de l’origine bulgare de l’auteur de ces lignes est aussi le fait qu’il avait parfaitement compris ce que disait le prêtre du village bulgare quand il montrait aux habitants de son village le pain fait avec le premier blé récolté. Il a même transmis littéralement ses paroles. Or, cette coutume, liée au vœu que l’année suivante soit aussi fertile que le pain fait du premier blé mûr cache le prêtre (ou la plus vieille femme du village), n’est pas traditionnellement “paulicienne” comme elle y est présentée ici, mais typiquement bulgare, caractéristique aussi des Orthodoxes dans les différentes parties des territoires bulgares<sup>30</sup>.

L’auteur anonyme était catholique, comme il ressort du rapprochement entre les croyances pauliciennes et les croyances catholiques et surtout de la note sur la piété que les hérétiques ne vénéraient pas. Si cette note-là est typique des visiteurs catholiques, les affirmations que les Pauliciens vénéraient les images du Christ et des saints, c’est-à-dire les icônes, a de quoi surprendre. On est surpris aussi par l’affirmation que ceux-ci avaient un prêtre, vraisemblablement un ancien qui célébrait les rites. Caractéristique des catholiques est la remarque que les Pauliciens n’aimaient pas les “Grecs”, c’est-à-dire les Orthodoxes, et qu’ils étaient amis des “Latins”, c’est-à-dire des catholiques occidentaux. Dans cette remarque apparaît le prosélytisme du missionnaire, mais tout aussi l’attitude réelle des Pauliciens vis-à-vis de Rome et du pape.

S’il est difficile de déterminer la personnalité de l’auteur du rapport sur l’état de l’Église latine en Orient, on pourrait situer la date de sa composition entre le 30 janvier 1592 et le 10 août 1596, c’est-à-dire entre l’élévation du cardinal Ippolito Aldobrandini sur le trône du Saint-Pierre sous le nom de Clément VIII<sup>31</sup> et la date à laquelle Botero termine la troisième partie de ses “Relations universelles”. Ce qui montre que l’auteur avait disposé d’une information actuelle concernant l’état de l’Église et de la religion en Europe du Sud-Est.

\*

En conclusion, on pourrait indiquer que dans les “Relations universelles” de Giovanni Botero, l’homme occidental cultivé de la fin du XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle pouvait trouver une information brève mais substantielle relative aux Bulgares, à leurs croyances religieuses et à l’organisation de leur Église.

<sup>30</sup> Dans certains villages de la région de Vidin, au réveillon de Noël, on rangeait les pains rituels l’un sur l’autre et le maître de maison se cachait derrière en exprimant le vœu que l’année suivante la récolte fût si abondante qu’ils “ne puissent le voir”. Une telle coutume est enregistrée le jour de la Femme-Sage, où la femme-sage se cachait derrière les pains en faisant le vœu qu’il naisse beaucoup d’enfants. Voir Янева, Ст. Български обрядни хлябове. София, Академично издателство “Проф. Марин Дринов”, 1989, с. 39. Je remercie la collègue Valentina Vasseva, de l’Institut d’ethnologie de l’Académie des Science de Bulgarie, qui m’a indiqué cette recherche et qui m’a donné des conseils précieux dans le domaine de l’ethnologie bulgare.

<sup>31</sup> Dans le même rapport, il est indiqué qu’en 1588, “le cardinal Aldobrandini, aujourd’hui pape, se trouvait en ce temps-là chez les Polonais”. Au Conclave du 10-30 janvier, celui-ci a été élu pour pape et il est monté sur le trône sous le nom de Clément VIII (1592–1605). La date de l’achèvement de l’ouvrage y est indiquée par l’auteur.

Dans la première partie de cet ouvrage volumineux, on parle des Bulgares seulement en rapport avec leur origine et les guerres bulgare-byzantines qui ont affirmé leur présence sur le continent européen, comme sur les territoires qu'ils habitaient au temps de Botero. L'auteur avait consulté au sujet de ces données Giovanni Antonio Magini, mais il ne s'était pas contenté uniquement de rapporter ce qu'avait écrit le l'éminent professeur bolonais. Il s'est débarrassé des archaïsmes savants (par ex. La comparaison de la Bulgarie avec la province antique de la Mésie inférieure), mais il a inclus aussi la division administrative de l'Empire ottoman – les *beylerbeys*. Par ce fait Botero s'est manifesté comme un homme des Temps Modernes. Les réminiscences historiques dans la partie consacrée à la géographie des Bulgares ne sont pas non plus le fruit d'emprunts d'auteurs plus anciens, mais le produit de la conjoncture politique du moment – la guerre de la Ligue sainte (1592–1606).

Une autre preuve que les “Relations universelles” soient entièrement modernisées est que Botero a renoncé au compendium de renseignements traditionnels relatifs à la christianisation des Bulgares. Au lieu de cela, il insère dans la troisième partie de son ouvrage des rapports de missionnaires catholiques prenant connaissance de l'état des Églises orthodoxe et catholique dans l'Empire du Grand Turc. Ainsi, il ressort que parmi les Bulgares, qui sont dans leur majorité orthodoxes, et en ce sens “ennemis” des Latins, il y a des catholiques, mais aussi des pauliciens – des hérétiques.

Les renseignements sur les Pauliciens sont le plus vraisemblablement l'œuvre d'un catholique bulgare dont le nom ne nous est pas connu. Mais ses notes de voyage sont publiées dans un des ouvrages d'histoire et d'“actualité” les plus lus et appréciés du monde. Ainsi ce catholique bulgare anonyme est-il devenu le co-auteur du prestigieux théoréticien de l'État, Giovanni Botero, dont les renseignements représentent une pièce précieuse de la mosaïque venant compléter le tableau de l'état de l'Église et de la religion dans les pays bulgares aux dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle.

Texte sous la figure :

*Fig. 1.* Carte “politique” de l'Empire ottoman, illustrant les territoires occupés par le Grand Turc, insérée dans l'édition des “Relations universelles” de 1599. Reproduite de l'exemplaire de l'ouvrage, conservé à la Bibliothèque de l'Académie roumaine sous la signature II. 381641, avec l'aimable permission du Directeur, Monsieur G. Ștrempel.